



Sainte Marie Eugénie de Jésus

11 mars 1881

Méditer sur notre Seigneur Jésus-Christ traîné devant les tribunaux

Mes chères filles,

En continuant la méditation des souffrances de notre Seigneur, nous sommes arrivées au moment où il est présenté devant les tribunaux. Tant de pensées se présentent sur ce sujet qu'on ne sait à laquelle s'arrêter. Aussi commencerai-je par une des plus pratiques.

Voyez comment notre Seigneur est jugé par les hommes et apprenez à pratiquer exactement cette parole qu'il avait dite auparavant : *Ne jugez pas*¹. Quel crime avait-il commis pour être condamné ? En présence de cette condamnation si injuste il faut se dire à soi-même : « Je ne jugerai pas, ni pour peu, ni pour beaucoup, ni en de grandes, ni en de petites choses. Notre Seigneur l'a dit, le jugement ne m'appartient pas. »

Je fais une réserve, mes sœurs. On peut être obligé de juger. Une maîtresse des novices qui ne formerait pas un jugement sur ses novices, une supérieure qui ne formerait pas un jugement sur les dispositions, le caractère de ses religieuses, une maîtresse de pensionnat qui ne formerait pas un jugement sur la conduite des enfants, auraient tort. Mais devant juger, chacune d'entre elles doit s'entourer de précautions, pour se préserver de toutes les petites passions qui faussent le jugement. Ce sont les passions personnelles qui faussent le jugement.

Ainsi on juge plus favorablement une personne qu'on trouve plus aimable, plus agréable dans les rapports. Une enfant qui ne donne pas de peine aux cours, qui est plus docile, plus polie. Au contraire, on juge défavorablement et pour ainsi dire sans appel, une enfant qui a peu de moyens, qui donne beaucoup de peine en classe, qui est fatigante par un défaut qui, peut-être, passera.

On juge encore très faussement, quand on juge par une espèce de comparaison de soi aux autres. Malheur à la supérieure qui dirait : « Mais moi, je ne ferais pas cela... Je n'ai pas d'empire sur telle personne... Elle est lente, moi je suis vive. Elle est sotte, moi je suis intelligente... » Ce sont de mauvaises raisons que tout cela, parce que ce sont des raisons personnelles.

Une maîtresse des novices doit juger ses novices, pour voir si elles sont aptes à accomplir les devoirs de leur vocation. Une supérieure doit juger les religieuses qui lui sont confiées, pour les préserver des dangers qui sont en elles, pour les garder des pièges du démon qui cherche à enlever les âmes religieuses et à les porter au mal, pour corriger leurs défauts et développer les vertus qui conviennent à leur état.

Ceci est un jugement légitime qui n'est pas porté par blâme, par critique et surtout par comparaison de soi aux autres. La règle du jugement, quand on a à juger, c'est de juger en voyant ce qu'une créature est par rapport à notre Seigneur, et ce qu'on peut en faire par

1. Mt 7, 1.

rapport au degré de perfection chrétienne auquel on a la charge de la conduire. Mais en dehors de cela, il ne faut pas juger.

C'est pourtant une des passions les plus profondes de l'âme que de juger les autres. Pourquoi ? On se le demande. En attendant, on juge son prochain. La fable l'a dit : on a une poche de devant pour les défauts d'autrui. Notre Seigneur l'a dit plus sérieusement : *Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton prochain, alors que la poutre qui est dans le tien, tu ne la remarques pas !*² C'est donc une passion, et une passion contre laquelle il faut se mettre en garde. Toutes les fois qu'un jugement se forme dans ces conditions-là, il faut s'arrêter et ne pas l'accepter.

Rappelez-vous, mes sœurs, que les hommes qui ont jugé notre Seigneur n'ont pas cru faire mal. Ils ont cru avoir un certain devoir de le condamner. Mettez-vous à leur place. Voilà des juges qui étaient des Princes des prêtres et des Anciens du peuple. Ils avaient aveuglé leurs yeux pour ne pas voir que c'était le Messie. Ils avaient toujours interprété la Loi, de telle façon qu'ils croyaient que le Messie serait ce que nous croyons de l'Antéchrist, qu'il viendrait avec une grande puissance et un grand éclat.

Cette opinion était tellement répandue, qu'un empereur romain lui-même avait cru qu'il était le Messie, parce qu'il était puissant et qu'il venait de Judée. Aussi, voyant un homme qui n'avait pour lui que l'humiliation, la pauvreté, qui était fils d'un charpentier et ne paraissait pas devoir placer la Judée au premier rang parmi les peuples de la terre, les Princes des prêtres et les Anciens du peuple entrent en fureur et, justifiés par un certain zèle de la Loi, ils condamnent Jésus et le traitent comme coupable.

Ils étaient, il est vrai, aveuglés par la malice. Une fois cet aveuglement et cette malice donnés, ils faisaient ce raisonnement : *Il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour la nation*³. Ils regardaient le mouvement produit en Judée comme nuisible pour le pays. Ils voulaient empêcher qu'on reconnaisse Jésus pour le Messie promis. Sans aucun doute, leur cruauté, leur injustice, leurs faux témoignages ne sont pas justifiés pour cela.

Quand on se met à juger, on ne sait pas où l'on va. Quand on s'irrite contre une créature, quand on la prend du mauvais côté, quand on croit qu'elle a mal agi envers nous, c'est le démon qui règne, c'est le mauvais esprit qui est là. On ne sait pas jusqu'où il peut nous conduire. Aussi faut-il s'arrêter dès le premier moment et se dire : « J'obéis au précepte de notre Seigneur qui dit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés*⁴. » Quelle conséquence heureuse et douce ! Nous pourrions nous présenter avec une paix profonde au tribunal de Dieu, si nous avons accompli ce précepte.

Il est nécessaire de s'arrêter à ce premier point, mais le second n'est pas moins important. Notre Seigneur s'expose au jugement des hommes : ceci, mes sœurs, est bien plus difficile. Se soumettre au jugement des hommes et l'accepter en paix, en silence, en douceur.

Se soumettre au jugement de ceux qui semblent religieux, de ceux qui ont la puissance séculière, de ceux qui sont dans le monde et qui ne pensent qu'à lui plaire. Accepter ce jugement avec tous les mépris, toutes les douleurs, toutes les tortures et enfin la mort, qui en sont les conséquences : voilà ce que notre Seigneur a fait.

Il faut souvent avoir devant les yeux notre Seigneur présenté à tous ces tribunaux, accusé par de faux témoins et ne répondant rien aux accusations portées contre lui. Enfin on le questionne sur sa doctrine. Il était venu pour répandre la doctrine, comme il le dit lui-même :

2. Mt 7, 3.

3. Jn 18, 14.

4. Mt 7, 1.

Je suis venu pour procurer à mon Père *des adorateurs en esprit et en vérité*⁵. Il ne pouvait donc pas ne rien répondre, quand il est interrogé sur sa doctrine. Que répond-il ? *C'est au grand jour que j'ai parlé au monde. J'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple où les Juifs s'assemblent. Je n'ai rien dit en cachette. Demande à ceux qui ont entendu ce que je leur ai enseigné. Ils savent ce que j'ai dit*⁶. C'est alors qu'un des soldats qui étaient à côté de Jésus lui donna un soufflet, en disant : *Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ?* Enfin il ne répond décidément au grand-prêtre que quand celui-ci lui dit : *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? – Tu l'as dit*, répond Jésus, *et moi je vous le déclare : vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite de la Puissance et venir sur les nuées du ciel*⁸.

Jésus n'a donc répondu qu'une fois, parce que c'était son devoir, comme ce serait le devoir de tout homme qui se trouverait à sa place, de répondre, non pour s'excuser et se justifier, mais pour défendre la vérité. Une autre fois, parce qu'il est interrogé au nom d'une autorité légitime sur une chose qu'il importait au genre humain de savoir. Il était Fils de Dieu et, par conséquent, il devait proclamer sa mission une dernière fois avant sa mort et rendre ce dernier témoignage devant les tribunaux.

Eh bien, mes sœurs, dans les petites occasions – nous n'en avons pas de grandes, nous en aurons peut-être – dans les petites occasions où nous avons à être jugées, qui est-ce qui peut dire qu'elle ne répond pas par des excuses et une multiplicité de paroles ? Qui est-ce qui accepte d'avoir tort ? Qui est-ce qui n'a pas cinquante mille raisons à donner ? Rentrez dans votre cœur. Je ne peindrai pas dans le détail ce genre d'imperfection et de faiblesse, qui nous rend si difficile d'imiter notre Seigneur Jésus-Christ se taisant devant des accusations injustes. Il était jugé et il se taisait. Il se taisait, parce qu'il était notre modèle. Il se taisait pour une raison plus profonde encore, parce qu'il prenait la place des coupables, parce que lui, qui en aucune façon n'avait péché, se présentait là couvert de nos péchés.

Pour nous, quand nous avons quelque humiliation, j'admets que cette fois-là nous ne l'ayons pas méritée. Mais dans notre vie, il y a cinquante mille occasions où nous avons eu tort. Nous reconnaissons nous-mêmes que, si on nous avait rendu justice, on aurait dû nous blâmer très fort. Qui est-ce qui n'a pas du tout de péchés à se reprocher dans le passé de sa vie ? S'il y a eu un seul péché mortel, toutes les humiliations de la terre nous sont dues. C'est seulement par un effet de la miséricorde de Dieu que nous n'avons pas été précipitées en enfer pour y être pendant toute l'éternité l'objet des moqueries et des outrages de Satan. Si même nous n'avons pas de péché mortel, qui est-ce qui n'a pas à se reprocher un péché véniel volontaire ? Qui est-ce qui n'a pas, depuis son enfance, commis un seul péché véniel de propos délibéré ?

Quand le grand saint Augustin a écrit ses *Confessions*, il s'est humilié profondément des mauvaises actions qu'il avait faites, des mauvaises passions qu'il avait eues comme enfant. Vous vous rappelez avec quelle douleur il raconte comment un jour, s'étant laissé entraîner par de petits garçons de son âge, il était entré dans le jardin d'un voisin pour y voler des pommes⁹. Il n'est pas bien évident que ce soit là un péché mortel. Pour constituer un péché mortel en matière de vol, il faut que l'objet volé ait une valeur d'environ dix francs. Ces quelques pommes ou figues ne valaient pas cela. Et puis le consentement d'un enfant de cet âge n'était pas non plus assez éclairé pour constituer un péché mortel.

5. Jn 4, 23.

6. Jn 18, 20-21.

7. Jn 18, 22.

8. Mt 26, 63-64.

9. *Confessions*, Livre II, chapitre IV.

Cependant saint Augustin s'accuse de cette faute avec une humiliation extrême, avec une grande honte, un grand regret et une grande douleur.

Ce qui nous manque à nous autres, c'est que nous n'avons pas des péchés de notre vie, des mille circonstances où nous avons été orgueilleuses, emportées, jalouses, lâches, molles, paresseuses, etc. la douleur qu'avaient les saints. Sainte Thérèse aussi, quand elle parle des fautes de sa vie, en parle avec une douleur et une humiliation extrêmes. Cependant ses confesseurs s'accordent à dire qu'elle avait conservé son innocence baptismale, de sorte que n'avoir pas fait de péché mortel n'empêche pas que nous devions nous présenter, vis-à-vis des humiliations, dans un état de confusion, d'humilité, de pénitence qui nous les fasse accepter pour nos propres péchés et pour imiter notre Seigneur Jésus-Christ qui les a acceptées, lui qui était la sainteté et l'innocence même.

Après ces deux réflexions, j'en ferai une troisième. Qui est celui-là, mes sœurs, qui accepte d'être ainsi traité ? C'est la Sagesse infinie du Père. C'est celui qui est l'objet de l'adoration des anges. C'est celui qui viendra juger le monde. C'est le Verbe éternel, Dieu et homme tout ensemble. Comme nous lui devons de l'amour et de la reconnaissance pour avoir bien voulu accepter d'être traîné ainsi devant les tribunaux ! Je ne peux pas entrer dans le détail. Vous le verrez, dans la méditation, amené devant Anne, après une nuit d'horribles souffrances dans la prison, puis conduit devant Caïphe, amené chez Pilate, traîné devant Hérode et enfin ramené chez Pilate.

En suivant toutes ces étapes douloureuses, vous vous direz : « Celui qui est ainsi traité comme le plus vil malfaiteur, c'est notre Seigneur, c'est celui qui nous a créés. C'est celui qui règne dans les cieux, celui que nous espérons voir pendant toute l'éternité, et dans la vue duquel nous trouverons toute félicité et toute joie. »

Cette considération ne doit jamais nous abandonner, quand nous méditons sur la Passion. Alors on comprend l'étonnement des anges, quand ils ont vu la deuxième personne de la sainte Trinité descendre jusque-là pour nous sauver. Alors aussi on comprend ce qu'a dû souffrir notre Seigneur quand il a vu, dans sa prescience, le petit nombre d'âmes qui voudraient le suivre dans cette voie d'humiliation et de mépris.

Qui est-ce qui veut, en effet, même parmi les âmes fidèles, suivre Jésus-Christ dans ce silence, dans cette soumission, dans cette acceptation du jugement des hommes, avec toute espèce d'abaissements, d'injures, d'outrages, et enfin avec une mort tragique au bout ? Ce n'était pas pour le ménager qu'on le traitait ainsi.

Aussi je vous demande d'en tirer deux conséquences. La première, c'est qu'il faut embrasser l'amour qui est la raison de toutes choses. Le saint amour n'est jamais assez fort dans les âmes. Quand viendra-t-il en nous, mes sœurs ? Quand emportera-t-il tout ? Quand donc ne restera-t-il rien qui puisse entrer en comparaison avec le saint amour de Dieu ?

La deuxième conséquence, c'est que tout en demandant l'amour et en tâchant de l'exciter en nous, il faut, pour l'avoir et le garder, purifier son cœur. Peut-être trouverez-vous que, depuis quelque temps, je vous dis cela bien souvent. Oui, il faut purifier son cœur de tous les mouvements contraires au saint amour de Dieu. Il faut le purifier de tous ces restes de contention, d'animosité, qui font qu'on se soulève contre une créature, qu'on fait une sorte de séparation entre soi et cette créature, qu'on ne veut rien avoir à faire avec elle.

Si le cœur est pur de tout orgueil, si on ne veut accepter que des intentions pures et pleines d'amour de Dieu, alors le cœur s'embrase. Mais tant qu'il y reste ces mille vaines choses qui se rapportent à nous, le cœur n'est pas libre et ne peut pas s'enflammer du saint amour de Dieu, qui est le dernier mot de la vie religieuse. La vie religieuse est faite pour conduire à la perfection, la perfection est dans l'amour. Mais l'amour, disait saint Benoît, ne peut exister que dans l'humilité, et c'est l'humilité qui mène au saint amour et en donne la perfection.